



La Lettre de l'OCIM

Musées, Patrimoine et Culture scientifiques et techniques

172 | 2017
juillet-août 2017

Quelle approche expographique pour un musée "colonial" ?

François Poncelet



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/ocim/1815>

DOI: 10.4000/ocim.1815

ISSN: 2108-646X

Publisher

OCIM

Printed version

Date of publication: 1 July 2017

Number of pages: 17-21

ISSN: 0994-1908

Electronic reference

François Poncelet, « Quelle approche expographique pour un musée "colonial" ? », *La Lettre de l'OCIM* [Online], 172 | 2017, Online since 01 July 2018, connection on 01 May 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ocim/1815> ; DOI : 10.4000/ocim.1815

This text was automatically generated on 1 May 2019.

Tous droits réservés

Quelle approche expographique pour un musée "colonial" ?

François Poncelet

Le musée Africain de Namur est installé dans le corps de garde des anciennes casernes militaires Léopold. L'édifice a été construit en 1885, qui est aussi l'année de la Conférence de Berlin au cours de laquelle les puissances coloniales européennes se sont "partagées" l'Afrique.



© F. Poncelet

- 1 Fondé en 1912, dans le cadre de la propagande coloniale belge, le musée Africain de Namur a récemment connu un renouveau important, à tous les niveaux. Une période de mise en conformité (2014-2015) et une reconnaissance par la Fédération Wallonie-Bruxelles (2016)¹ ont en effet permis de faire évoluer l'association sans but lucratif (asbl),

aussi rapidement que durablement. Les changements les plus significatifs portent notamment sur la modification de l'objet social de l'asbl, sur le renforcement conséquent de son équipe, sur la redéfinition des politiques d'acquisition et de conservation des collections, sur l'élaboration d'un programme stratégique de communication... Toutes ces actions ont conduit à une réflexion sur le programme expographique² que le musée devrait adopter afin d'offrir au public une expérience de visite enrichissante et unique.

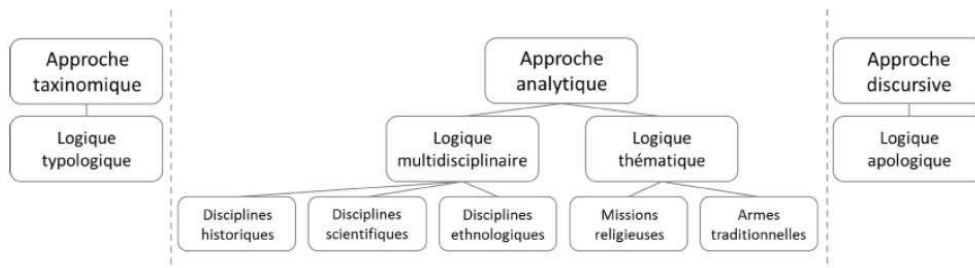
- 2 A priori, les approches et les logiques expographiques sont diverses, et les possibilités de choix sont nombreuses³. Aussi les acteurs du musée ont-ils mené une longue réflexion pour changer la situation actuelle qui est défavorable. En effet, telle qu'elle se présente aujourd'hui, l'expographie livre aux visiteurs des points de vue éclatés, faisant des salles du musée une mosaïque hétéroclite, supposée évoquer diverses cultures de l'Afrique Centrale ainsi que le passé colonial belge. Le résultat empêche les visiteurs de comprendre ce qui a présidé à la disposition des pièces de la collection, et quel discours délivre véritablement une telle mise en exposition. Un fil conducteur plus évident s'impose donc.

Une situation à changer

- 3 Au cours de son histoire, le musée a vu s'accroître continuellement ses collections, lesquelles ont été placées progressivement dans les huit pièces du bâtiment occupé par le musée. Avec le recul, il semble que l'expographie adoptée suit essentiellement une *logique* qui pourrait être qualifiée de *multidisciplinaire*, laquelle résulterait d'une *approche analytique* : les collections ont en effet été regroupées et disposées suivant les lectures que peuvent en faire les spécialistes de diverses disciplines, dans le but de produire une analyse des collections par comparaison, sélection et/ou critique des spécimens. Ainsi, aux deux premières salles dédiées aux disciplines historiques succède une salle consacrée aux sciences naturelles, et puis une autre orientée vers les disciplines de l'ethnologie. Cette approche et cette logique s'appuient en réalité sur une *approche taxinomique* qui est utilisée à l'intérieur de la plupart des unités de présentation (ou supports d'exposition : vitrine, cadre...), lesquelles respectent une *logique typologique*. Cette solution est courante dans les musées et s'avère utile pour mettre en ordre les collections à un niveau fondamental, du moins si l'on s'inscrit dans l'héritage des musées encyclopédiques. D'autres approches et logiques expographiques interviennent également, plus par hasard que par raison : deux salles viennent ainsi interrompre la *logique multidisciplinaire* pour privilégier le développement de problématiques particulières (telles que les missions religieuses et les armes traditionnelles). Elles procèdent donc d'une *logique thématique*, elle aussi développée d'après une *approche analytique* puisque conduisant idéalement sinon théoriquement à un examen des collections. Deux autres salles, enfin, favorisent la mémoire d'individus qui ont joué un rôle significatif dans le contexte du passé colonial belge ; elles s'inscrivent dans ce que l'on pourrait qualifier de *logique apologique*, qui découlerait d'une *approche discursive*, au sens où les pièces exposées se trouvent placées directement sous l'autorité d'un discours qui s'auto-satisfait, plutôt qu'il n'apporte les clefs nécessaires à l'interprétation et l'appréciation des pièces exposées dans un contexte plus large.
- 4 La révision de l'expographie actuelle – autrement dit la définition réfléchie d'un programme expographique – n'a rien d'évident car le musée doit composer avec de nombreuses contraintes. Il est inutile d'évoquer ici les difficultés financières et

logistiques qui limitent forcément les options. Il n'est pas non plus pertinent d'inclure des considérations d'ordre scénographique qui, si elles influent *in fine* sur l'efficacité du programme expographique, ne doivent pas interférer à ce stade sur la réflexion en question. Il faut plutôt considérer la double difficulté suivante : d'une part, l'obligation de jongler avec une collection composée de pièces très variées sur le plan typologique et, d'autre part, la nécessité d'aborder des problématiques délicates liées à un passé colonial mal connu du public.

Les approches et logiques expographiques actuellement adoptées au musée Africain de Namur.



© F. Poncelet

Des collections variées

- 5 Outils domestiques, cartes géographiques, armes, uniformes, œuvres d'art, instruments de musique, monnaies et timbres, bibelots, collections de minéraux, animaux naturalisés, objets cultuels : telles sont quelques-unes des principales typologies des objets conservés au musée, à côté de considérables fonds de livres, de sources iconographiques et d'archives. Au sein de chaque typologie, la valeur patrimoniale – évaluée sur les plans historique, scientifique, technique, ethnique... – est extrêmement variable, ce qui ne favorise pas non plus la cohérence des collections. L'objet rare aux yeux de l'ethnologue côtoie par exemple l'objet banal créé pour le touriste, lequel objet n'a pourtant pas moins de valeur pour l'historien qui peut l'envisager comme témoin matériel des rapports interculturels passés, belgo-congolais en l'occurrence. A priori, donc, rien n'est simple pour disposer et valoriser les pièces d'une collection extrêmement éclatée. Le seul lien que tous ces objets et documents partagent, c'est précisément de faire partie d'un même contexte géochronologique : l'Afrique Centrale (le Congo surtout) durant grosso modo les deux premiers tiers du XX^e siècle.

Le délicat passé colonial belge

- 6 En 1885, à la suite de la Conférence de Berlin où les puissances coloniales se "partagent" l'Afrique, le roi des Belges Léopold II devient le souverain de l'État Indépendant du Congo. Ce nouvel état est donc dirigé par ce roi-souverain, et uniquement par lui. Le gouvernement belge n'a rien à dire dans la gestion de ce nouvel État ; la Belgique ne veut d'ailleurs pas de cette colonie née de la seule ambition de son roi. En 1908, à la suite de pressions exercées par la communauté internationale (y compris les autres puissances coloniales), Léopold II lègue l'État Indépendant du Congo à la Belgique ; ainsi naît le Congo Belge qui va exister jusqu'en 1960, année de l'indépendance.

- 7 Circonscrit dans un mouchoir de poche historique (52 ou 75 ans, selon les points de vue), le passé colonial belge est aujourd'hui mal connu, autant en Belgique qu'à l'étranger. Alors que son étude permet pourtant d'appréhender les relations belgo-africaines d'hier et d'aujourd'hui, ce passé délicat renvoie toujours à de nombreux non-dits, tabous, mythes ou distorsions historiques. Un travail de mémoire s'impose urgemment. La volonté du musée est d'y participer et d'offrir un regard autant que possible objectif et dépassionné sur le passé en question.

Les salles Vrithoff, Chaltin-La Lindi et Prinz (du nom d'explorateurs namurois) présentent des collections variées (cartes géographiques, uniformes, animaux naturalisés, armes, minéraux, pièces de vannerie, masques, ustensiles domestiques, photographies, peintures...) provenant de l'ancien Congo belge (actuelle République Démocratique du Congo) et constituées entre 1885 et 1960.





© F. Poncelet

Programme expographique

- 8 Les réalités (le pluriel est utilisé ici à dessein) du passé colonial obligent de multiplier les discours et les témoignages pour offrir des points de vue nuancés sur une vérité

complexe. D'un point de vue expographique, étant donné qu'il faut composer avec la multiplicité des réalités en même temps qu'avec la variété typologique des collections, l'option la plus prometteuse semble être l'adoption de plusieurs logiques de mise en exposition, tout en s'efforçant de clarifier le propos et le parcours de visite. Vaste programme !

- 9 Pour atteindre un tel objectif, l'adoption d'une logique qu'on pourrait qualifier de "traditionnelle" n'est pas envisageable, en tous cas pas de manière exclusive. Ainsi, par exemple, une lecture expographique strictement historique des collections ne fonctionnerait pas, puisque trop de pièces sont indatables (du moins pas de manière suffisamment précise, eu égard à l'étroite fourchette chronologique considérée) ou ne gagnerait aucunement à être inscrite dans un parcours chronologique (comme les collections de minéraux, des armes traditionnelles, des objets culturels...). Le musée ne se décrit d'ailleurs pas comme un musée d'histoire à proprement parler, mais s'entend plutôt comme un musée de société, en ce sens qu'il s'attache davantage à comprendre un système socio-culturel propre à un temps et à un espace donné, plutôt qu'à inscrire prioritairement ce système dans un continuum historique. L'adoption exclusive de toute autre logique pour le programme expographique (anthropologique, ethnographique, biologique...) n'aurait aucun sens, et ce, pour les mêmes raisons : cela conduirait à appauvrir le propos tout en risquant de perdre les visiteurs dans une lecture trop unique et, par-là, trop dirigiste.
- 10 La meilleure solution semble somme toute le maintien de la *logique multidisciplinaire*, mais cette fois adoptée de manière systématique. La mise en exposition méthodique des collections par domaine d'intérêt auquel elles peuvent se rapporter permettra aux visiteurs de saisir aisément le principe d'arrangement, envisageant rapidement la nature des collections à l'entrée de chaque salle. Pour autant, dans certaines disciplines, les objets de toute nature peuvent être intégrés. C'est particulièrement le cas pour la discipline historique, où une lecture peut être appliquée à tout artefact ou même produit de la nature : tant que ce dernier est intégré dans un discours historique cohérent, sa présence peut faire sens. Il reste que, pour prendre un exemple parmi tant d'autres, la présence de billets de banques et timbres postes à proximité d'objets domestiques (calebasses...) laisse actuellement perplexe les visiteurs qui chercheraient à comprendre le sens d'un tel rapprochement.
- 11 Dans tous les cas, la présence dans un même espace d'exposition d'objets de typologies différentes doit se justifier par une lecture commune évidente. En effet, il ne s'agit pas de rassembler des objets d'une même typologie – sans quoi l'approche ne serait que taxinomique – mais bien de les sélectionner et de les disposer pour que leur interprétation et/ou appréciation puisse se réaliser.
- 12 À la *logique multidisciplinaire* s'ajoutera par ailleurs, pour un deuxième niveau de lecture, une *logique individuelle*, considérant dans chaque salle l'origine des collections et les reliant à l'un ou à l'autre individu qui les a acquis ou transmis au musée. L'idée n'est pas d'adopter à nouveau la *logique apologique* précitée mais bien de "personnaliser" les objets, pour autant que cela soit possible. Cette logique se justifie par une double raison. D'une part, un nombre suffisamment significatif de pièces de la collection ne présente pas d'autre intérêt que celui d'être lié à des conditions d'acquisition intéressantes pour comprendre le passé colonial. D'autre part, l'évocation de ces conditions permet de varier les points de vue historiques, et ainsi d'enrichir le propos. En effet, la plus grande difficulté quand il s'agit de parler du passé colonial est de pouvoir fournir

alternativement une lecture micro et macro historique, évitant de ce fait une vision d'une vérité complexe, tantôt trop globale (et donc grossière), tantôt trop particulière (et donc anecdotique ou tronquée). Tout se joue donc dans la recherche d'un juste équilibre entre une lecture suffisamment synthétique pour être accessible par le grand public et suffisamment "sensible" pour retenir l'attention de ce public. L'adoption de cette logique permettra d'attirer les visiteurs vers des objets qui peuvent a priori ne pas les intéresser, parce que supposés se référer à un domaine de connaissances trop spécifiques ou trop étrangers à leur curiosité.

- 13 C'est aussi l'occasion d'avoir une réflexion sur le phénomène même de collection, et d'envisager avec les visiteurs les questions suivantes : qu'est-ce qu'extraire des artefacts ou spécimens naturels d'un environnement initial pour les placer dans le lieu étrange(r) qu'est le musée ? Qu'est-ce qui motive l'acquisition de ces artefacts ou spécimens, et quel discours en a-t-on extrait au fil du temps ? Quel bénéfice en a tiré l'acquéreur ? Quelle est la perte pour l'environnement humain ou naturel initial par rapport au gain d'informations obtenu ?
- 14 Ce faisant, à travers les réponses à ces questions, ce sont les motivations et les représentations des coloniaux et des voyageurs qui pourront être envisagées : qu'est-ce qui les a motivés à partir en Afrique ? Comment ont-ils perçu les cultures rencontrées ? En quoi ces objets synthétisent-ils leur expérience d'expatrié ? Plus largement, ce sont la construction et la propagation des images et représentations collectives qui pourront ainsi être examinées. Cette réflexion amènera les visiteurs à questionner leurs propres représentations de l'Autre, et de l'Afrique en général.
- 15 D'une collection hétéroclite, d'une lecture par individu, on en arrivera à approcher les rapports interculturels, ce qui est l'ultime but du musée Africain de Namur.

Les salles Desneux, Cambier et Nepper





© F. Poncelet

En guise de conclusion

- 16 Réfléchir à un programme expographique, c'est ouvrir la porte à de nombreux débats et à des discussions passionnées. C'est surtout répondre à des questions fondamentales que

tout musée se pose quand il veut être transparent vis-à-vis de ses visiteurs : quel discours veut-il livrer dans l'espace d'exposition et quel parcours de visite cohérent peut-il offrir ?

- 17 Identifier des approches et des logiques expographiques procède en bonne partie d'une démarche artificielle, et les termes employés pour les désigner ne parviennent jamais à recouvrir toutes les réalités et nuances propres aux collections et aux problématiques qui veulent être abordées. Il reste que la démarche d'identification permet de mettre en évidence des pratiques expographiques hasardeuses ou lacunaires, qui sont souvent adoptées par la force de l'habitude ou par fausse nécessité. Rien n'étant le fruit du hasard, une expographie qui ne découle pas d'un programme consciemment élaboré traduit un manque de souci pour les visiteurs, qui sont alors livrés à eux-mêmes.
 - 18 Quand la thématique d'un musée comme le musée Africain de Namur concerne un passé aussi délicat que le passé colonial, ce manque de considération pour les visiteurs pose un problème évident. Le nouveau programme expographique tentera de remédier à cette situation.
-

NOTES

1. La Fédération Wallonie-Bruxelles est l'institution au service des francophones de Bruxelles et de Wallonie en charge des compétences liées à la culture.

2. Par programme expographique, il faut entendre ici la conception et/ou l'adoption réfléchie d'une ou de plusieurs approche(s) et logique(s) qui préside(nt) à la disposition des pièces d'une collection, les unes par rapport aux autres, de manière à soutenir le propos défini par le comité scientifique.

3. Sur le sujet, voir : Poncelet, F. *Des expographes et des œuvres. Analyse typologique des formes d'implication personnelle de l'expographe dans les logiques de disposition qu'il conçoit*. Thèse de doctorat, université de Namur, 2011 (<http://dial.unamur.be/pr/boreal/object/boreal:95101>) et Montpetit, R. Une logique d'exposition populaire : les images de la muséographie analogique, *Publics et Musées*, vol. 9, n°1, 1996, pp. 55-103 (essentiellement pp. 87-93).

INDEX

Mots-clés: Collection, Afrique

AUTHOR

FRANÇOIS PONCELET

directeur du musée Africain de Namur

museo.poncelet@gmail.com